

Un pas après l'autre

Le soleil est presque arrivé de notre côté du monde. Il ouvre une petite fenêtre. La lumière est encore timide, elle ébauche son premier sourire pour tenter de réveiller les coqs. Bientôt, le soleil écrasera les volontés et l'harmattan soufflera toutes les poussières de la terre à porter indéfiniment sur le dos. Chaque soir à la veillée, Maman me dit que je dois remercier le Bon Dieu pour cette bienveillance. Elle me gronde quand je lui dis que le soleil ne me connaît pas. Elle dit que je suis béni de le voir se lever chaque matin car c'est le signe que je suis vivant donc plein d'espoir. Elle me promet si je suis bien sage et très respectueux que l'avenir sera aussi doux que les patates que j'arrache pour l'aider aux champs, aussi prometteur que le jus de bissap qui rafraichit la faim.

Ma chemise me sert un peu. J'ai du mal à fermer le bouton du haut. Ma gorge est nouée. C'est à peine si je peux marcher. Je transpire mais j'ai froid. Pour me réconforter, je compte mes pas. Ma tête ne peut pas s'en empêcher. Quand j'arrive à mille, je recommence. Ça aide mes sandales à avancer.

Ça y est, les coqs viennent d'embaucher. Ils clament leur fierté. Je les entends secouer les poules pour qu'elles picorent les miettes qu'on leur jette dans les concessions. Elles pointent leurs becs encore ensommeillées mais soulagées d'avoir un répit pour caqueter une journée de plus avant de finir flamber en poulet bicyclette. C'est bizarre la fatalité. Moi, je préfère une existence plutôt qu'une vie.

Maman me dit souvent que trop penser n'est pas bon, c'est savoir qui on est qu'il faut jardiner. Elle ne sourit pas quand je lui raconte mes idées. Elle fronce ses sourcils et secoue sa crête ébouriffée par le labeur. Elle frissonne et se signe. Elle me dit avec un air triste que trop parler n'est pas bon, c'est continuer à croire qui forge les destinées.

Un, deux, trois, quatre, cinq...J'arrive à la rivière. Mes pieds ont chaud. C'est bon de les tremper. Je fais attention de ne pas glisser car le courant peut t'emporter jusqu'à la mer qui va de l'autre côté du monde. Maman dit qu'il ne faut pas boire cette eau. Il faut la faire bouillir avant, sinon tu attrapes la maladie qui gonfle ton ventre et qui te défèque jusqu'au bout de l'enterrement. C'est comme ça et on n'y peut rien. C'est depuis que l'usine des étrangers s'est installée là-haut dans les collines des camions qui soulèvent la poussière qui encrasse tout, pire que l'harmattan. Maman dit que la

tentation d'apaiser ta soif, c'est le diable qui tue ta résignation. Et moi, j'ai très soif. Maman dit toujours que je suis trop impatient et que la vie ne t'abreuve qu'au compte-goutte. Alors, je compte mes pas et je franchis la rivière sans encombre et sans soulagement.

Le soleil commence sa sérénade au balcon du monde. Ma poitrine respire fort. Elle pulse comme le tambour. Elle cogne. Comme le bouc des voisins qui sentent mauvais. Ceux qui nous chargent parce que ma mère n'a pas de mari. Ceux qui persiflent que ma mère vit dans le pêché et qui veulent raser ses libertés. Ceux qui veulent que j'ai un papa qui saurait me dresser, dominer ma nature récalcitrante. Ceux qui pensent que je suis trop arrogant. Ceux qui ne savent pas compter jusqu'à mille. Et moi, quand j'entends leurs caquetages, leurs médisances, par-delà la clôture de la concession, je compte très fort jusqu'à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf juste pour encorner leur bêtise. Maman me dit que toute méchanceté a sa source dans la faiblesse et que le mieux est d'accorder sa tolérance mais jamais son respect.

J'ai les pieds qui enflent. C'est encore loin. Je crois que j'ai déjà compté sept fois mille pas. Encore trois et j'arrive. Ma chemise est presque propre. La cravate aussi. Pourvu que mes sandales tiennent la route. Elles commencent à se traîner à force. Et puis, moi je sais qu'un va nu pied, ça ne sait pas compter. Au village, ils ne savent même pas combien de fois par jour ils passent le balai pour faire déguerpir la poussière. C'est pour cela que ceux qui savent compter dirigent les autres, les sans-sandales. Maman me dit quelque fois que le savoir t'élève. Je ne sais pas pourquoi elle ne me prend plus dans ses bras. Ça me rayonnait.

Elle a dit hier que lire et écrire sont les clefs de la liberté. Alors je lui ai demandé pourquoi il n'y avait ni porte, ni serrure, ni chaîne à notre case. Elle a ri en me déclarant que les pires des chaînes sont dans la tête et que seul le savoir les brise. Il donne des ailes pour ouvrir toutes les portes cadenassées par la tradition, par la misère, par le voisinage. Je n'ai pas compris sa réponse. Parfois, elle parle comme une énigme. Je crois qu'elle ne parle souvent qu'à elle-même, pour calfeutrer ses regrets, pour sentir bon, pour recoudre mes sandales, pour filtrer une soif de bonheur.

Dix, onze, douze, treize... Je crois que je suis bientôt à la croisée du chemin. Je rejoins la grande route. A tous les coups, à six cent soixante-six pas, j'y serai. Tope-là. Je

parie souvent sur moi, ça me donne de la confiance quand je gagne. Quand je perds, je me dis que c'est une erreur, pas une faute.

Peut-être qu'elle m'aura attendu aujourd'hui, à l'ombre de l'acacia. Elle me sourira. Sa jupe bleu marine me fera un petit signe de la main pour me plisser à ses côtés. Ses perles dans ses cheveux brillants ricocheront dans mes yeux. Ses chaussettes bien blanches avec une dentelle tout autour de la cheville me badineront le reste du chemin, le reste de ma vie, pour toujours. Mais, comme chaque matin, ses beaux souliers vernis de naissance qui se moquent des poussières écrasent mes attentes. Elle s'appelle Angélique et elle n'est pas là, celle qui me traite de bête qui se donne des airs. Elle dit que je suis un âne qui braira toute sa vie dans son village paumé, pollué, arriéré. Elle dit que mes sandales recousues ne trichent pas, elles. Elle m'affuble d'un surnom : *Deux sur vingt*, parce que le zéro ne compte jamais.

Tout le monde l'appelle Angy car elle va bientôt partir en Amérique, parce que le soleil la connaît, parce qu'un océan la sépare des poules mouillées qui picorent des miettes soit dans les champs, soit dans l'usine aux camions où son père est contremaître. Elle dit « yes », « iz good » et puis « fuck you » tout le temps.

Pour moi, elle s'appelle Angélique. Elle dicte mes pas, mes faux-pas quand je fais des faux-semblants que ça ne me touche pas, quand je ne pleure pas. Quand je cogite des faux-espoirs. Tout ça, c'est vrai. Mais je sais pourquoi je me lève chaque matin avant le soleil pour marcher dix mille pas vers elle. Et si je m'élève un jour, c'est pour elle. Parce que quand je serai un grand docteur des organisations qui nous font des piqures, elle m'appellera « *Vingt sur vingt* ».

La science, c'est sur elle qu'il faut parier pour se décoller au-delà de mille, de dix-mille, de cent mille pas. Elle est universelle. C'est mon mot préféré dans la langue des étrangers. Il ouvre toutes les fenêtres sur tous les océans. La science, c'est un grand soleil qui éclaire les Hommes et qui déblaie toutes les poussières des chemins ignares, absolus. Maman n'y croit pas, elle dit que je dois me méfier des idées importées et que le singe s'il est aussi malin qu'il le croit, ne s'éloigne jamais trop de la rivière où il a tété le sein. Je lui ai répondu qu'elle ne pouvait pas comprendre car elle ne sait pas compter jusqu'à mille et que si sa rivière est polluée, c'est bien parce que la science a rendu les étrangers plus forts que les villageois qui ne savent que caqueter et prier à la lumière des bougies. Avec des yeux brillants, Maman m'a sorti une de ses charades tarabiscotées : « *L'éléphant ne se décompose pas en un jour.* »

Je n'ai rien dit pour une fois, mais je pensais très fort que la poésie des mots énigmatiques, ça ne fait pas de toi un grand docteur noir habillé de blanc.

Moi je m'accroche à cette idée, je m'obstine, je m'acharne même si Maman dit que l'entêtement, c'est comme la bière et le soum-soum, il faut le déguster à de solides occasions. A défaut, ça tourne et puis on tombe de haut.

Encore, mille huit cent pas sur le bas-côté. J'ai la nausée. La tremblote aussi. Je me sens tout ralenti. Maman dit que le courage, c'est comme un puits jamais tari. Mon sac à dos est lourd, il me tire en arrière. Je suis sûr que Maman a mis une fois de plus trop d'alokos dans ma gamelle pour me faire plaisir et faire la nique aux sacrifices.

Je me demande si mon ombre compte ses pas également. On dirait qu'elle titube. Qu'elle y va à reculons. Peut-être qu'elle a bu un peu d'eau de la rivière tout à l'heure en cachette et qu'elle commence à gonfler. Peut-être qu'elle sait que le décompte a commencé. Elle ferait mieux de m'encourager puisqu'il n'y a qu'elle pour me poursuivre depuis mon village. Maman me disait quand j'étais petit que notre ombre est là pour guider nos pas et que si quelqu'un marche dessus, laisse faire, il te suffit de t'endormir pour la retrouver intacte au réveil. En tout cas, à cet instant précis, je voudrais être sûr que mon ombre sera indemne pour me ramener à la maison ce soir. Parce que quand je rentre au village, c'est elle qui passe devant.

J'ai mal au ventre. Mes jambes sont tourmentées. Plus que quelques centaines de pas. Je vois le toit en tôle. J'entends les cris, les rires. J'essaie de me dépêcher mais mon ombre s'accroche au col de ma chemise. J'aurais dû me lever plus tôt. J'aurais pu marcher plus vite. C'est insuffisant. Elle va sonner une fois, deux fois et je suis incapable de courir. Je suis insuffisant. Pourtant je sais tout par cœur. J'écoute. Je sais déjà. C'est trop facile pour moi. *Zéro* est un objet permettant d'exprimer une absence comme une quantité nulle. Il est utilisé pour garder le rang. Mes sandales me lâchent.

Maman me dit que je dois toujours compter sur moi parce que je suis ce qui lui est arrivé de plus positif. Elle dit que je suis indivisible et que même au zénith mon ombre ne disparaît jamais. Elle est à mes côtés, sombre pour que je brille. Ça sonne une troisième fois. Je compte les secondes. Je compte les nanosecondes. Je suis en retard de trente-sept pas. Quelques petits pas pour perdre l'humanité.

Il est là, immense sur la troisième marche du perron du baraquement. Une stature conquérante. Une statue de coq. Une gigantesque blouse grise surmontée d'une moustache en guidon et d'un bouc. Sa badine à la main frappe sa cuisse comme pour scander son impatience falsifiée. Ses yeux se délectent. Ils me fixent. Démoniaques, jouissifs. Je grimpe sur la première marche. Je salue respectueusement. Je glisse sur la deuxième marche. Avec sagesse, je présente mes excuses pour mon retard de trente-sept pas. Je coule sur la troisième marche. Je tends les mains à plat encore zébrées de la veille. Il attend un siècle, une année sans lumière. Il se régale. Et paf, la badine cingle le cœur de ma paume. Je serre les dents si fort qu'elles crissent. Je rêve d'une autre ligne de vie. Et paf, la badine cingle mes cuisses. Je ne geins pas mais mon ombre défaille. Je lui ai interdit de déféquer.

J'entends les caquetages d'Angy, assise au premier rang, près de l'estrade, en face du tableau puisque son père l'exige. Ne pense pas trop. Je suis un vingt sur vingt et tampus si ça dérange tout le monde. Sauf Maman, l'ombre et le ramasse-poussières. C'est juste un jour de plus et demain ou après-demain, avec bienveillance, le soleil se lèvera rien que pour moi.

« Monsieur Niang, vous êtes comme à votre habitude en retard. Je note votre persévérance, voire votre entêtement à vous dispenser de vos obligations. Vous passerez donc la journée au coin et à genou ce qui vous donnera toute l'opportunité de réfléchir une fois de plus à votre conduite. Vous veillerez à ce que le bouton de votre chemise douteuse soit correctement fermé. Veuillez également laisser en dehors de la classe vos sandales crasseuses et poussiéreuses. Monsieur Niang, je me répète à toutes fins utiles. Si vos résultats au certificat d'études sont excellents en dépit de vos origines, sachez que l'Ecole a pour mission première d'éduquer la jeunesse de ce pays au respect de l'autorité et de l'ordre établi. Ainsi, avant que vous ne retourniez poussière, vous apprécierez un jour la portée salvatrice des coups de votre maître. »